***LES MINEURS RADICALISÉS PLACÉS EN IPPJ  
  
par Seyfi Kumlu, Attaché de direction et responsable pédagogique à l’IPPJ de Fraipont***

1. Présentation des IPPJ

Les IPPJ concernent un champ spécifique de l’Aide à la Jeunesse (AJ) en Fédération Wallonie-Bruxelles (FWB) : l’aide contrainte basée sur une approche éducative inscrite dans la pluridisciplinarité.

Il existe 6 IPPJ en FWB. Elles accueillent les mineurs délinquants des différents arrondissements judiciaires francophones du pays. Parmi les IPPJ, 5 sont réservées aux garçons et 1 aux filles.

L’aide imposée à un mineur délinquant ayant commis un fait qualifié infraction avant l’âge de 18 ans est du ressort du Juge de la Jeunesse. Ce dernier, sur base d’une ordonnance ou d’un jugement, confie le jeune à une IPPJ pour une durée variable et sous un régime spécifique. Selon les cas, c’est-à-dire le profil du jeune, son âge, la nature et la gravité de l’infraction commise, le Juge de la Jeunesse optera pour un placement en régime ouvert ou fermé.

Le temps de placement en IPPJ est soumis à divers facteurs dont notamment l’évolution du jeune dans l’institution, les possibilités de son orientation vers un nouveau projet de vie à la maison, en autonomie supervisée ou dans une autre institution.

On parle de placement en section à «régime ouvert» dans la mesure où ce type de placement offre aux jeunes, en fonction de leur évolution, la possibilité de réintégrer la cellule familiale lors des week-ends et des congés scolaires pour autant que cette famille existe, qu’elle soit disponible et collaborante.

Les placements en section à «régime fermé» ne prévoient pas de dispositions de cet ordre, il s’agit d’un enfermement strict (sur les 8 premières semaines de placement) qui ne supprime pas pour autant les contacts avec la famille. Certes, des sorties à visée philanthropique, éducative, sportive ou culturelle sont organisées avec un encadrement spécifique.

1. L’approche éducative auprès des mineurs délinquants

Quel que soit le type de régime, les objectifs poursuivis auprès du jeune renvoient au pari de l’éducabilité et s’articulent essentiellement autour de deux axes : d’une part, l’engagement du jeune dans une démarche réflexive visant à l’accompagner dans la compréhension de son parcours délinquant, et d’autre part, la mise en place d’un projet de réhabilitation le préparant à réintégrer le tissu social.

*La réflexion : l’objectif étant de se réapproprier, à terme, une position de sujet conscient, face à son histoire et son devenir. Cette tâche s’avère très souvent pénible pour le jeune et pour nous. Elle touche aux fondements constitutifs d’une élaboration identitaire originale, étayée progressivement à l’image d’une garde-robe que l’on complète par des pièces de vêtements au prestige variable qui s’étend du racket à la sortie de l’école au braquage à main armée. Le jeune endosse ainsi un habit qui reflète à ses yeux un tout cohérent lui conférant substance, considération et respect de ses pairs même si cela le condamne à rester en marge de la société. C’est ainsi qu’il se vit, qu’il se définit et qu’il se donne à voir. Dès lors, le questionner, c’est le « déshabiller », le contraindre à se découvrir tout en acceptant l’inconfort de la perte de ce qu’il s’est évertué à bâtir. La remise en question du jeune ne se limite donc pas au fait délinquant ayant abouti à son placement, elle va bien au-delà, elle prétend réinterpréter l’histoire du sujet à la lumière de nouvelles expériences au contact d’adultes bienveillants et contenants.*

Nous postulons que cette démarche n’est pas moins accessible pour le jeune « radicalisé » que le voyou des cités, le bandit crâneur et flamboyant ou le voleur écorché vif.

1. Les jeunes radicalisés (vignette)

Anouar est le dernier des 5 jeunes confiés à la Section d’Observation et d’Orientation à Régime Fermé (SOORF) de l’IPPJ de Fraipont à partir de 2012. Il intègre notre service en octobre 2016. Le fantasme d’Anouar est le suivant : port du treillis militaire, barbe et cheveux longs, circulant en pick-up sur les territoires conquis par Daesch et se prosternant avec ses frères d’armes à la mosquée, la kalachnikov en bandoulière. Cette description succincte épousait les contours d’une personnalité rigide et conservatrice que nous tentions alors d’appréhender avec précaution.

Les facteurs propices à son adhésion à Daesh, loin d’être caricaturaux, s’expriment comme suit : du haut de ses 15 ans, Anouar est le plus jeune d’une famille de quatre enfants. Sa famille est connue et respectée dans sa communauté d’origine. Et pourtant, c’est un adolescent fragilisé. Il est en phase de déscolarisation. Ce processus de désintégration scolaire s’accompagne d’un constat douloureux : il observe, frustré et impuissant, l’inéluctable dégradation de la dynamique familiale. Ses parents sont en conflit permanent. Sa mère supporte mal l’infidélité de son époux. Sa sœur ainée entretient depuis plusieurs années une relation amoureuse à laquelle il ne souscrit pas et qui pourtant, est passée sous silence, couverte par la mère. L’homosexualité de son frère aîné lui pèse d’autant plus qu’elle contribue à sa propre stigmatisation dans le quartier. Anouar est en mal de repères, sa représentation de l’institution familiale vacille, il est confronté à la défaillance des figures masculines qui l’entourent et se sent de plus en plus isolé au sein de sa famille. Les marqueurs de son élaboration identitaire y sont menacés.

**Le basculement s’opère insidieusement…**

Livré à lui-même, il brosse régulièrement les cours à la faveur d’une errance citadine qui l’amène à faire connaissance avec le fils d’un imam connu pour ses prêches teintées d’extrémisme violent. Ensemble, ils évoquent la situation en Syrie et les « grands » du quartier partis combattre.

C’est un tournant pour Anouar. Il n’est plus seul. L’islam radical devient une évidence. La réponse individuante à un entre-deux culturel et cultuel inconciliable, anxiogène puisqu’il suppose à tort, qu’un choix est à poser, qu’il engendre nécessairement une perte et que la synthèse n’existe pas. Cette fragilisation identitaire qui le caractérise, il la partage avecnombre de ses pairs nés en Belgique de parents issus de l’immigration.

Il s’agit là d’une fracture béante qui ne demande qu’à se nourrir de réponses congruentes et définitives. Comment pourrait-il en être autrement durant l’adolescence ?

Anouar prend contact avec celui qui deviendra son maître à penser ; Abou Hamza al Belgiki. Plus qu’un grand frère bienveillant, soucieux de son cadet, cet individu parti combattre en Syrie le vampirise, se substitue à son père et déploie tout son charisme à travers un intérêt prononcé pour ce jeune en mal de valorisation. C’est pour Anouar l’occasion de réparer les imagos entachés et de façonner les traits d’une identité nouvelle inscrite dans le fantasme du privilège, de l’allégeance à une force dont la rapide émergence est une transcendance ; elle consacre la démonstration d’une puissance héritée du Divin.

**L’œuvre est en marche…**

En contact quasi-quotidien avec son mentor, Anouar reçoit des nouvelles du front qu’il publie aussitôt sur l’application de messagerie telegram. Il est l’administrateur désigné d’un compte de messagerie suivi par plus de 300 personnes. Dans le quartier, il n’est plus perçu comme auparavant. Il est respecté parce qu’il est craint. Il se nourrit de cette restauration identitaire qui lui permet de consommer la distanciation qui s’opère avec ses familiers dont il n’a plus que faire. Abou Hamza al Belgiki voudrait voir son protégé passer à la vitesse supérieure en assassinant un imam du quartier jugé trop progressiste.

Mais Anouar est arrêté. Nous ne saurons jamais si l’irréparable aurait été commis.

Son enferment, c’est-à-dire son placement en régime fermé va durer 15 mois. Il sera ensuite orienté en régime ouvert où il évoluera encore pendant 8 mois avant d’être autorisé à réintégrer le milieu familial sous la condition d’un accompagnement post-institutionnel assuré par un éducateur référent pendant encore 10 mois avant la clôture définitive de son dossier en mai 2019.

Son intégration au Soorf nous donne à voir un garçon réservé, méfiant mais ouvert au dialogue. Notre démarche lui sera clairement formulée ; elle vise à définir les termes d’une collaboration qui lui offre l’opportunité d’un consentement libre à notre mission : l’accompagner dans une relecture de son parcours existentiel, de son histoire familiale, de ses convictions et de sa culture pour, peut-être, l’autoriser à s’inscrire dans un futur dont il serait l’acteur conscient, le sujet pleinement responsable. Ce processus ne pouvant faire l’économie d’une réflexion sur les faits pour lesquels il est placé dans notre service, c’est à lui de poser ce choix.

Le constat établi dès son arrivée confirmait qu’il nous serait impossible de nous substituer aux référents idéologiques qui l’avaient modelé. Là n’était pas notre prétention. Notre premier objectif était d’envisager son inclusion via sa participation à la vie de groupe (la communauté) et de valoriser ses compétences. On verrait bien après…

Et pourtant, Anouar était en résistance. Il avait été préparé à nous faire face. Il s’agissait pour nous d’être endurants, d’éviter les logiques de confrontation au risque de le stigmatiser plus encore et ainsi figer la relation dans un impossible dialogue. Notre patience étant soumise à la même lecture suspicieuse, Anouar nous contraignait à opter pour le respect de ses convictions. Il nous observait, nous, les mécréants, les égarés.

Progressivement, Anouar s’est prêté à la réflexion qui lui était proposée. Il abordera son adhésion à Daesh et la place qu’il souhaite dorénavant occuper en société. Son discours, étonnement cohérent au regard de son âge, est structuré et paraît sincère. Anouar est séduisant. Est-il en train de nous leurrer ? Le questionnement qu’il a initié, avec la psychologue son éducateur référent, le conseiller philosophique et les formateurs demeure éprouvant. Il est soumis aux aléas d’une conscience qui, graduellement, s’ouvre à certaines évidences au risque de réaliser avec amertume que son engagement avait peut-être été l’objet d’une instrumentalisation.

En effet, lorsqu’il intègre sa chambre, il est happé par ce qui l’avait fait vibrer si intensément. Les rouages de son endoctrinement refont surface, s’expriment pleinement et œuvrent à une résistance conservatrice face au spectre d’un morcellement intime, devant le risque d’une désillusion suscitée par la parole de l’autre. Anouar doit donc se préserver et rester fidèle à lui-même, à ses convictions, à son allégeance à Daesh.

Le travail avec Anouar se poursuit malgré tout, en toute transparence. A ce stade de notre intervention, nous considérons le désengagement probable de l’adolescent plutôt que sa déradicalisation. Il exprime d’ailleurs vouloir poursuivre la pratique d’un Islam rigoriste. Il sait aussi que nous souhaitons rétablir sa perméabilité, l’autoriser à ressentir ses émotions, accéder à du plaisir, à la culture, rire, se dépasser sportivement et renouer avec les siens.

Nous aurons moins de mal à mobiliser la famille autour du jeune, créant de la sorte une alliance éducative parents / intervenants dont l’impact sera déterminant. En effet, au-delà de la situation d’Anouar, l’instauration d’une relation de confiance avec la famille des jeunes radicalisés autorise la synergie et permet l’érosion lente des mécanismes de défense du jeune qui cherche à éviter l’introspection. Le processus n’est pas indolore, il s’accompagne souvent de beaucoup de pleurs et de détresse.

L’évolution réflexive d’Anouar est donc en bonne voie. Il se réapproprie un sentiment d’appartenance à la famille qui lui rend visite de manière hebdomadaire, accepte de répondre à ses questions et compose avec ses propres désillusions.

**Son discours se veut plus critique. Le trait ne nous paraît pas forcé. Une étape est franchie, il est orienté en régime ouvert…**

L’évolution indéniable du jeune ne dissipe pas définitivement les questions légitimes que nous sommes en droit de formuler sur son aptitude à avancer sans Daesh mais il nous semble nécessaire de l’inscrire dans l’avenir. Nous l’adresserons à nos collègues du régime ouvert qui poursuivront le travail ainsi entamé pour, à leur tour, assurer une transition, avec les collègues de l’API qui suivront Anouar en famille avant que son dossier ne soit définitivement clos.

1. Les facteurs en jeu

A la lumière de cette description succincte, il est aisé d’identifier chez ces jeunes les failles, les brèches ouvertes et  béantes qui ne demandent qu’à être exploitées. Ces jeunes ont en commun une maitrise pour le moins rudimentaire des questions de géopolitique, une méconnaissance des dynamiques et des enjeux de pouvoir qui existent entre les différents groupes armés, une méfiance affichée vis-à-vis des médias et ils se montrent particulièrement sensibles aux logiques de complot. A une exception près, leur connaissance de l’Islam est sélective, superficielle.

Leur parcours est comparable à celui de bien d’autres jeunes  : porteurs d’une identité en pleine élaboration qui ne demande qu’à se nourrir de convictions et de certitudes, certains plus démunis intellectuellement, d’autres affectivement, confrontés à un appauvrissement voire une défaillance des rôles et fonctions parentales mal définis ou discrédités, marqués par l’absence du père, privés de leur histoire familiale, de la transmission du parcours migratoire de leurs parents ou, au contraire, étouffés par celui-ci, inscrits malgré eux dans un entre-deux culturel perçu et subi comme un déchirement où se profile la contrainte d’avoir à choisir ou renoncer à l’un ou l’autre pan de leur identité à défaut de pouvoir la vivre autrement, comme un point d’équilibre habilitant, les autorisant à évoluer dans des univers différents.

Un sentiment de malaise social associé à leur l’identification à un conflit lointain censé répondre à une élaboration identitaire insuffisamment nourrie, l’impossibilité de percevoir dans l’environnement une offre de participation porteuse de sens, l’exercice conjugué d’innombrables prescrits sociaux, la confusion entre l’avoir et l’être sont autant de facteurs qui expliquent en partie les choix de radicalisation.

Leur radicalisation procède d’un consentement libre, d’une soumission volontaire à l’image tutélaire de l’état islamique pourvoyeur de sens. Tous ces jeunes se sont vus offrir un statut alors qu’ils étaient en mal de reconnaissance. Nous pouvons dès lors considérer le caractère rationnel de ces choix au vu du bénéfice de restauration personnelle qu’ils supposent et de la rétribution symbolique qu’accompagne cette entrée en résistance clandestine. Au-delà de leur vulnérabilité, ils se sont engagés, déterminés et convaincus.

1. Quelle PEC pour les jeunes radicalisés ?

Comment faire contrepoids pour les équipes éducatives ? Ce n’est pas une mince affaire que d’avoir à faire face aux stratégies d’endoctrinement de Daesh. Notre prétention tutélaire doit se déployer sur un autre terrain. La confiance, soit la capacité de l’éducateur à s’investir et résister avec aux voltes faces de ces jeunes tiraillés entre la redécouverte de leur conscience, la réappropriation de leur capacité de discernement et leur adhésion aveugle à l’état islamique.

Quant à l’offre de sens, elle paraît tout aussi délicate à envisager puisqu’elle suppose que le jeune en soit demandeur au moment où il nous est confié. Le jeune radicalisé placé en IPPJ ne demande rien, Daesh a déjà répondu à une demande formulée auparavant qui était restée sans réponse.

*L’offre de sens suggérée par le Djihad apparaît comme un questionnement inédit à l’égard duquel le jeune a trouvé les possibilités d’une inscription identitaire prestigieuse et valorisante. Ici, les facteurs d’explication classiques de la dérive délinquante s’avèrent insuffisants puisque le jeune candidat au djihad ne présente pas forcément une trajectoire existentielle plus stigmatisée que celles des autres mineurs délinquants confiés aux IPPJ.*

Il semble que l’on puisse considérer que les jeunes radicalisés que nous avons côtoyés aspiraient à une appropriation identitaire plus congruente que celle de la délinquance. À leurs yeux, il n’y a pas de noblesse dans la délinquance ; elle n’a rien de séduisant ni de glorieux.

Par contre, le fantasme idéologique du combat à mener contre l’Occident ayant échoué dans sa volonté d’intégrer les différences ethnique, culturelle ou cultuelle comme autant de forces constitutives de sa citoyenneté ; ce combat recèle un pouvoir d’attraction suffisant que pour convaincre le jeune d’embrasser une cause aux enjeux de restauration multiples puisque qu’elle touche tant à l’individu qu’à la manière dont il définit son parcours existentiel, son héritage familial, communautaire et culturel.

Face à cet hermétisme, c’est le potentiel d’adaptabilité de l’intervenant qui est mis à rude épreuve (éducateur référent, psychologue, assistant social ou formateur).

Notre approche pourrait se résumer ainsi : la patience est un allié et le rapport de force est stérile.

Accepter le silence du jeune, accepter sa réserve, accepter qu’il  refuse le dialogue, qu’il ne croit pas en notre bienveillance, accepter qu’il ait peur de se figurer une réalité qu’il pressent comme un désaveu ; preuve irréfutable qu’il s’est fait rouler dans la farine, qu’il a été floué, accepter qu’il ait peur de se réapproprier des sentiments positifs, du plaisir, accepter qu’il nous mente, ne pas lui en tenir rigueur, lui témoigner notre confiance même si sa méfiance nous désabuse, faire preuve de permanence, de disponibilité, d’humour, de légèreté, accepter qu’il craint de reprendre gout à la vie alors qu’il se prédestinait au martyr.

Le travail avec les familles est tout aussi essentiel. Il constitue le pivot de notre intervention. Accompagner la famille dans l’acceptation de la problématique de leur fils, amener les parents à reconnaître qu’ils étaient parfois dans le déni, qu’ils n’ont rien vu venir sans que cela ne soit perçu comme le procès d’une soit-disant inaptitude parentale, restaurer la communication, parler de ce qui fâche, de ce qui fait souffrir et qui n’a pas été résolu. Créer une alliance éducative. En d’autres termes, le rétablissement du lien familial est déterminant dans l’approche du jeune radicalisé. Les liens d’amour, d’affection le « réhumanise » à ses propres yeux et cela, il l’aborde avec appréhension.

1. Conclusion

Nous pouvons dire qu’il y a bel et bien une offre de sens en IPPJ, elle s’expérimente au quotidien à travers le travail de la référence éducative, des entretiens psychologiques ou des cours dispensés par les formateurs et le rôle du conseiller philosophique. L’objectif est de rétablir sa confiance en sa capacité de participation citoyenne. Il s’agit de l’encourager à se vivre comme un citoyen à part entière, au fait de ses droits et obligations, capable de les faire valoir, de les défendre, capable d’influer sur son environnement social, de se repositionner efficacement à travers l’apprentissage d’habiletés sociales spécifiques ou générales.

Le tour de force consiste, au niveau de notre intervention, à ne pas nier le principe de la conflictualité structurante qui tend à disparaître dans la société et qui caractérise non seulement ces nouveaux profils mais également bon nombre de mineurs délinquants. A cet égard, l’espace éducatif est face à la nécessité de recréer cet environnement aux yeux du jeune. Son rapport à l’altérité est redynamiser car sa prise charge s’inscrit également dans des moments où la vie de groupe prime sur l’individu.

Toutefois, l’accompagnement du jeune ne se fait pas sans heurt, sans conflit. Nous considérons le conflit avec le jeune comme une opportunité de redéployer son aspiration au sens, son besoin de réponses dans un espace où les discours creux sont évités. Cette posture impose à l’éducateur de débattre avec le jeune de ce qui fait différence, de ce qui paraît inconciliable, de ce qui oppose sans que cela ne porte préjudice car le risque est de le voir se détourner de cet intervenant qui serait alors considéré comme un agent inscrit dans une démarche normative. Là n’est pas notre objectif.

1. Réflexions

* Changer le discours sur les jeunes « issus de l’immigration ». La 4ème génération est en maternelle ! Il s’agit de jeunes belges musulmans (ex : fête de la fin du Ramadan, repas frites- carbonnades flamandes chez un client turc interviewé dans une boulangerie ou « currywurst » et « schnitzel » détrônés dans la gastronomie germanique par le « döner kebab » où les allemands considèrent ce plat turc comme symbole de la cuisine allemande). Ils font partie de la société et il ne s’agit plus de les aborder en termes d’intégration mais bien d’inclusion. Et, si l’on parle d’inclusion, il serait peut-être pertinent de défricher le terrain des reconnaissances symboliques comme par ex. la formulation d’un nouveau discours positif sur le parcours migratoire de leurs parents.

* La question identitaire ne devient-elle pas un faux débat ? Si elle est un passage obligé de l’adolescence vers l’âge adulte, la négociation de la question identitaire dans le contexte de notre société en crise est piégeuse. Les luttes identitaires n’aboutissent pas à un plus d’émancipation : Le hallal, symbole d’un accommodement raisonnable à haut potentiel économique. Le halal= **valorisation économique** d’un style de vie tout comme le veganisme.
* Adolescence VS Delikanlı (turc) : *deli* (fou) + *kan* (sang) = association de deux concepts « delikanlı » qui signifie littéralement *« qui porte la folie dans son sang », « au sang fou ».* Ce terme est utilisé pour parler de l’adolescence dans ce qu’elle a de plus noble, c’est-à-dire le jeune qui ne supporte pas les injustices, présent au côté de la veuve et de l’orphelin, qui protège les faibles et combat les inégalités. L’adolescence est à reconsidérer comme le moment pivot de l’éveil à une conscience « politique », d’une prise en compte des inégalités sociales ou des risques encourus par la planète (cf. écologiste Greta Thunberg dont le pouvoir mobilisateur irrite les adultes). Ce n’est pas chose aisée que de traverser l’adolescent aujourd’hui. L’« ado » n’est pas juste un mutant recouvert d’acné et dont le pouce déformé est le stigmate de l’usage compulsif d’un smartphone, extension 2.0 de la main. De tout temps, l’adolescence s’est nourrie d’extrêmes et de ruptures et il nous revient à nous de les accompagner afin que leur radicalité ne verse pas dans la pulsion de mort.